

LE MOT DU MOIS **(Newsletter octobre 2026)**

"QUI FAÇONNE QUI ?"

Récemment, j'ai tenu dans ma main ce petit morceau d'étain que je venais de couler moi-même pendant un atelier lors d'un festival d'arts sacrés.

J'ai voulu faire une croix d'Ânhk. Il faut reconnaître que le résultat demande un peu d'imagination pour retrouver le modèle initial ! Un peu déçu mais ce n'est pas grave.

Quoi qu'il en soit, j'aime beaucoup l'art et l'artisanat de manière générale ainsi que la création et le processus créatif qui les accompagne. On crée de A à Z. Avant il n'y a rien. Et après, il y a cet ouvrage, plus ou moins modeste, plus ou moins réussi qui sort du rien.

Quelques minutes auparavant, cet objet n'existait pas.

Pour ce petit ouvrage, il y avait du métal, d'abord à l'état solide, puis ensuite à l'état liquide sous l'effet de la chaleur (le point de fusion de l'étain est de 231,9° C). Nous n'étions pas dans l'atelier du fondeur, qui ne vit pas dans la même région, mais un petit atelier « de salon » avait été préparé pour l'occasion.

Il y avait un moule préparé dans le sable, une forme que l'on essayait d'y inscrire, puis cette coulée assez fascinante au cours de laquelle une matière presque insaisissable vient remplir un espace vide pour y épouser la forme.

Ensuite, il faut attendre un peu ; assez peu de temps, en réalité. L'étain se solidifie très rapidement !

Et lorsque l'on ouvre le moule, quelque chose apparaît. C'est magique !

Cette expérience accompagnait une conférence de Benoît Villemont, fondeur de cloches installé dans la Creuse. Il nous avait auparavant parlé de son métier, de la fabrication traditionnelle des

cloches en bronze, du feu, des alliages, de la géométrie, du son, mais aussi de tout l'univers symbolique qui accompagne ce travail depuis longtemps.

Avec lui, la frontière entre technique et symbole est non seulement poreuse mais il n'y en a pas vraiment, en réalité.

Une cloche naît d'abord d'une matière que l'artisan doit lui-même produire en réunissant principalement du cuivre et de l'étain. Deux métaux disparaissent en quelque sorte comme matières séparées pour qu'un alliage nouveau apparaisse.

Mais ce n'est encore que le début.

Il faut construire le moule, préparer les différentes matières, maîtriser la température, effectuer la coulée, libérer ensuite la forme. Et tout ce travail n'offre aucune certitude quant au résultat final ! Une cloche peut être parfaitement coulée et ne pas produire le son attendu. Il faut parfois recommencer.

J'aime beaucoup cette idée.

L'artisan agit sur la matière, évidemment. Il calcule, prépare, chauffe, façonne. Mais la matière lui répond aussi. Elle possède ses contraintes, ses réactions, ses résistances. Elle oblige parfois celui qui la travaille à abandonner l'idée qu'il avait initialement en tête.

Mon Ânkx en est une version extrêmement modeste.

Je voulais une forme précise et le métal m'en a donné une autre.

Bien sûr, avec davantage d'expérience, j'aurais certainement mieux préparé mon moule et mieux maîtrisé ma coulée. Mais réduire l'écart entre ce que j'avais imaginé et ce qui est apparu à une simple maladresse serait peut-être passer à côté de quelque chose d'intéressant.

Car travailler une matière, c'est aussi entrer en relation avec ce qu'elle permet.

Cette journée m'a d'autant plus marqué que Benoît Villemont évoquait également les sept métaux de la tradition alchimique : l'or, l'argent, le mercure, le cuivre, le fer, l'étain et le plomb. Dans son propre travail, métallurgie, symbolisme et transformation ne sont donc jamais très éloignés les uns des autres.

Et évidemment, difficile pour moi de ne pas faire ici un petit détour par l'astrologie !

Car ces sept métaux de la tradition alchimique ne sont pas isolés les uns des autres. Chacun est associé à l'un des sept astres de l'astrologie traditionnelle : l'or au Soleil, l'argent à la Lune, le mercure à Mercure, le cuivre à Vénus, le fer à Mars, l'étain à Jupiter et le plomb à Saturne. Autrement dit, pour les anciens alchimistes, travailler la matière revenait aussi, symboliquement, à faire dialoguer le monde terrestre avec le monde céleste.

J'aime beaucoup cette idée : dans le creuset, il n'y aurait donc pas seulement des métaux que l'on chauffe, mélange ou transforme. Il y aurait aussi, en quelque sorte, un petit morceau de ciel que l'on fait descendre dans la matière. Les deux sont toujours liés d'une façon ou d'une autre...

Et cela m'a fait penser à cette vieille intuition présente dans beaucoup de traditions artisanales : fabriquer quelque chose transforme aussi celui qui fabrique.

On commence avec l'intention de donner une forme à la matière. Puis, au fil du geste, des erreurs, des résistances et des surprises, quelque chose se produit dans l'autre sens comme si la matière nous apprenait à regarder, à attendre, à recommencer, à accepter parfois qu'une forme différente apparaisse.

À la fin de sa conférence, Benoît nous a laissé une question que je trouve particulièrement belle :

Qui, de l'artisan ou de la matière, est le maître... et qui est le disciple ?

Jean-Noël